

Des pères et des fils *Conte de la Lune*

Élizabeth Plourde

Numéro 121 (4), 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24352ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Plourde, É. (2006). Compte rendu de [Des pères et des fils : *Conte de la Lune*]. *Jeu*, (121), 68-72.

Des pères et des fils

Peu nombreux, les moments de théâtre les plus réussis nous surprennent bien souvent sans s'annoncer, nous chavirent, puis repartent aussi discrètement, laissant dans leur foulée une ô combien agréable sensation de ravissement. Au printemps dernier, les Gros Becs m'ont procuré l'un de ces trop rares instants de grâce en cédant leurs planches au *Conte de la Lune* de Philippe Soldevila. Autour d'un projet qu'il a voulu rassembler, le directeur artistique du Théâtre Sortie de Secours a polarisé deux équipes de création pour porter à la scène son tout premier texte de théâtre jeunesse. Entouré des artistes du Théâtre Populaire d'Acadie ainsi que de ceux du Théâtre des Confettis, avec qui il en est à sa cinquième collaboration¹, Soldevila propose une fable autobiographique inspirée de l'univers ludique de l'auteur catalan Pere Calders (1912-1994). C'est lors d'un voyage en Espagne, là où ses parents ont vu le jour, que le metteur en scène québécois s'est découvert une inclination pour l'œuvre de Calders ; depuis, il n'a eu de cesse de graviter autour de ses écrits avec lesquels il a renoué pour créer *Conte de la Lune*, près de cinq ans après nous avoir donné les singulières *Chroniques de la vérité occulte*² issues du recueil de nouvelles éponyme. Cette fois-ci, Soldevila s'est approprié quatre récits de Calders – *Dema a las tres de la matinada* (1959) et les contes pour enfants *Raspall* (1981), *En començar el dia* (1995) et *La lluna a casa* (1995) – afin d'illustrer, à la manière d'une pièce poétique aux accents tragicomiques, quelques-unes des plus belles pages de son album familial.

Conte de la Lune de Philippe Soldevila (Théâtre des Confettis/ Théâtre Populaire d'Acadie/ Théâtre Sortie de Secours), présenté aux Gros Becs en mars 2006. Sur la photo : Christian Essiambre et Agnès Zacharie. Photo : Louise Leblanc.

Joan, l'enfant-poète

S'inspirant des écrits consignés dans les pages d'un vieux cahier ayant autrefois appartenu à son père, immigrant espagnol venu fonder une famille en Amérique, un fils nous invite à faire un périple dans le temps afin de revivre une période déterminante de l'enfance de son père. En 1940, à l'époque où commence l'histoire, Joan est un petit garçon de dix ans. Préservé par une mère bienveillante des horreurs de la guerre civile qui a ébranlé son pays tout en lui ravissant son père, Joan a l'élucubration facile et l'imagination pour le moins galopante. Constamment dans la lune ou en train de se créer une vie fabuleuse peuplée de continents lointains, de formules magiques et de mots exceptionnels auxquels il s'évertue à donner un sens, l'enfant caresse le rêve de devenir un grand écrivain. En la personne d'Octavi, son père, de retour à la maison après avoir été emprisonné pendant de longues années en raison de ses activités révolutionnaires, Joan trouvera un complice et son admirateur le plus

1. Après avoir été assistant à la mise en scène pour les productions *Comment devenir parfait en trois jours* (1986), *Pleurer pour rire* (1990) et *Hippopotamie* (1991), il signe en 1999 la mise en scène de *Partie de quilles chez la Reine de Cœur* de Jean-Frédéric Messier (Masque des Enfants terribles de l'Académie québécoise du théâtre, 2001) pour le compte du Théâtre des Confettis.

2. Pour un compte rendu de ce spectacle, créé au Périscope en 2001, voir mon article, « Pour le plaisir du jeu », dans *Jeu* 102, 2002.2, p. 38-41.



Conte de la Lune

TEXTE DE PHILIPPE SOLDEVILA, INSPIRÉ DE NOUVELLES DE PÈRE CALDERS. MISE EN SCÈNE : PHILIPPE SOLDEVILA, ASSISTÉ D'HÉLÈNE BLANCHARD ; SCÉNOGRAPHIE : LUC RONDEAU ET ÉRICA SCHMITZ ; MUSIQUE : JEAN-FRANÇOIS MALLET ; ÉCLAIRAGES : CHRISTIAN FONTAINE. AVEC CHRISTIAN ESSIAMBRE, RÉJEAN VALLÉE ET AGNÈS ZACHARIE. UNE CRÉATION DU THÉÂTRE DES CONFETTIS (QUÉBEC) ET DU THÉÂTRE POPULAIRE D'ACADIE (CARAQUET), EN COLLABORATION AVEC LE THÉÂTRE SORTIE DE SECOURS (QUÉBEC), PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE POPULAIRE D'ACADIE EN FÉVRIER 2006 ET AU THÉÂTRE DES GROS BECS DE QUÉBEC, DU 15 AU 26 MARS 2006.

fervent. La présence à ses côtés de ce père inventeur d'idées en « ismes » va dynamiser Joan et lui insuffler le désir de « chercher la beauté et la vérité, partout où elles se trouvent ». Leurs retrouvailles seront cependant fugaces. Malade et affaibli, Octavi imagine alors pour son fils un fabuleux voyage interstellaire afin de le préparer à sa mort imminente. Joan lui confiera son plus beau mot, *Antaviana*, un mot au pouvoir si puissant qu'il ne saurait servir qu'à nommer le monde meilleur qui attend Octavi sur la lune.

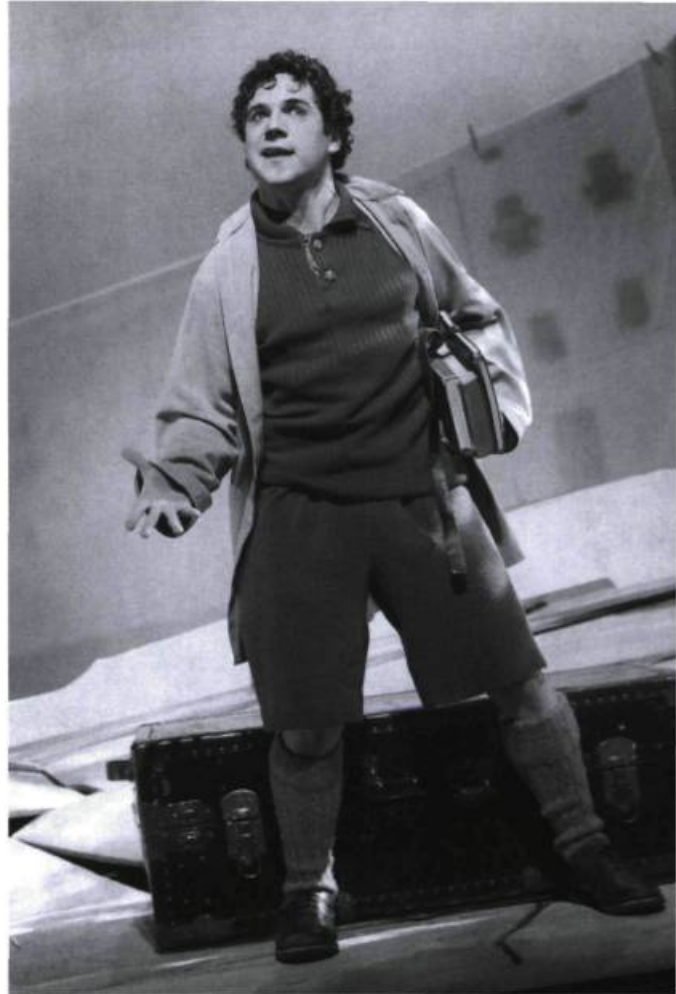
Échos, emprunts et appropriations

Bien malin celui qui saurait parvenir à démêler la réalité de la fiction dans ce *Conte de la Lune*. La prose de Pere Calders se noue au récit autobiographique de Soldevila au point de former un tissu dramatique pour le moins complexe ; le maillage qui en résulte se révèle tantôt serré, tantôt plus lâche, mais d'une cohérence toujours irréprochable. D'inspiration très « caldersienne », les événements anecdotiques qui forment le quotidien de Joan s'arriment fermement aux référents historiques liés à la guerre civile

espagnole de 1936-1940. Soldevila s'est par exemple servi des grandes lignes du conte *Raspall* pour illustrer le climat d'inquiétude qui règne en Espagne à la suite de l'arrivée au pouvoir du général Franco : Joan, à qui l'on a enlevé son fidèle chien Tourk, cherche à reporter son affection sur des objets inanimés en donnant vie à une sympathique vieille brosse à plancher ainsi qu'à un soldat de plomb. En s'amusant à « fusiller les traîtres et les rouges », il suscite bien malgré lui l'effroi et la réprobation de sa mère qui oppose aux jeux innocents de son fils une chape de silence. La dictature du Généralissime pèse de tout son poids sur l'enfant, qui prend alors conscience des injustices de la guerre, des souffrances qu'elle occasionne et, peut-être plus encore, de la violence ravageuse des mots lorsqu'ils servent à contraindre. Plus souples s'avèrent les entrelacs qui se forment entre les quatre contes de Calders ; loin d'être confinés à quelques courts épisodes plaqués, les contes s'appellent et se répondent tout en s'amalgamant à la trame du spectacle pour former un objet hybride qui porte, quasi indistinctement, la marque de ses deux auteurs. L'immense liberté créatrice que s'est octroyée Soldevila pour mettre les divers matériaux textuels au service les uns des autres l'a mené à privilégier une approche des écrits de Calders certes sobre de par sa facture – le dramaturge ne se laisse nullement prendre au piège du bricolage grossier malheureusement typique des entreprises d'adaptation de contes pour enfants –, mais non exempte d'audace dans l'intégration. Il en résulte un spectacle bien ficelé sur le plan textuel, sans raccord apparent ni vaine surcharge, qui se démarque par l'originalité de sa proposition dramatique.

Legs d'un père à son fils, hommage d'un fils à son père

Si toute la fantaisie de la fiction réside dans les délires ludiques du jeune Joan, c'est la nature des liens unissant les personnages au principal créateur du spectacle qui donne sa véritable légitimité au récit. Alors que, dans les *Chroniques de la vérité occulte*, Soldevila s'était distribué avec plus ou moins de succès le rôle du narrateur-prologue, cette fois-ci, c'est par le biais d'un *alter ego* qu'il assume sa part du récit, marquant du coup la filiation qui le lie au propos du spectacle. D'emblée, le narrateur pose les prémisses véridiques de l'histoire qui va suivre, puis, de manière à cimenter la logique du récit, il interviendra ponctuellement pour commenter l'action, permettre aux spectateurs d'avoir accès aux pensées de Joan ou encore annoncer les événements à venir. À quelques reprises, les personnages de l'histoire se rangeront à ses côtés pour s'adresser à leur tour directement au public, qui pour relater avec émotion un coup de foudre, qui encore pour s'extasier devant l'habileté de Joan. C'est



Christian Essiambre dans *Conte de la Lune* de Philippe Soldevila, présenté aux Gros Becs en mars 2006. Photo : Louise Leblanc.

vraisemblablement à l'intelligibilité de l'acte de communication que Soldevila a voulu donner préséance ici, ce dont témoigne l'alternance entre les dialogues et les non moins importants moments de narration.

Il reste que ce vers quoi tendent les efforts conjugués de tous les actants du spectacle, la véritable clef de voûte de *Conte de la Lune*, demeure la relation père-fils. À cet égard, la courte épigraphe en exergue du texte est sans équivoque : Soldevila dédie sa pièce « à [s]on père, dont l'enfance a été marquée par la guerre au pays des soleils/...et à ses dix petits enfants, nés grâce à lui dans la paix au pays de la neige ». En amont, l'héritage se présente sous les traits d'une formidable histoire de courage et de tendresse qui croît dans l'adversité ; en aval, le legs se solde par la création d'une pièce qui se fait le chantre d'une vie meilleure où les idées, comme les mots, sont « destinées à transformer le monde pour le rendre plus juste et équitable ». À la faveur de ce récit des origines, réalité et fiction, universel et particulier s'entrecroisent allègrement, et pour peu qu'il s'y arrête, le spectateur parvient sans peine à mettre au jour infiniment plus que les traces d'un banal témoignage autobiographique, aussi poétique soit-il. D'Octavi à Joan, puis à Philippe, au-delà de la petite histoire, c'est de tout l'amour d'un père pour son fils que *Conte de la Lune* se fait le passeur.

Paysages changeants

À l'instar de la dramaturgie qui se construit en arabesque, l'atmosphère scénique qui caractérise le spectacle semble elle aussi destinée à échapper au statisme ; la scénographie imaginée par Luc Rondeau et Érica Schmitz propose un panorama changeant, variant au gré des environnements lumineux discrets de Christian Fontaine. Des crevasses d'une terre espagnole baignée de soleil aux cratères argentés d'un paysage lunaire, libre au spectateur d'y déceler ce que bon lui semble, dans la mesure où l'espace créé suggère un univers métaphorique adaptable. En multipliant les dénivelés, les scénographes sont parvenus à dynamiser l'espace de jeu qu'un cadre de scène concourt de surcroît à séparer en deux niveaux distincts : derrière le cadre, un chemin de traverse borde le lointain, à la manière d'une ouverture sur le domaine de la vie collective, alors qu'à l'avant-scène figure l'enclave qui isole la vie familiale, un lieu d'intimité protégé au sein duquel Joan peut donner libre cours à ses extravagances. C'est dans cet espace que se trouve la malle de Joan à l'intérieur de laquelle sera découvert le cahier à l'origine du récit et d'où, surtout, le théâtre viendra au jour. Certes, il faut bien le dire, le coup de la valise est assez convenu, mais d'une efficacité qui ne souffre aucune dévalorisation, car si le cahier sert de détonateur au récit, l'immense malle est quant à elle le principal support d'un jeu scénique qui se renouvelle constamment. Objet des transformations les plus astucieuses, en devenant tour à tour lit d'enfant, garde-robe, terrain de jeu, bateau de pêche et fusée, elle favorise le ludisme tonique auquel se prêtent avec un plaisir évident les interprètes du spectacle.

De fait, porté par une distribution talentueuse, *Conte de la Lune* a bénéficié de la qualité exceptionnelle d'un jeu tout en finesse, ainsi que de la disponibilité et de l'écoute d'un trio de comédiens brillamment assorti. À la manière d'une basse continue, Agnès Zacharie soutient le jeu de ses collègues, notamment lors des scènes de nature plus romantique. Les quelques passages chantés en catalan par la mère de Joan permettent à Zacharie de jouer sur l'étendue de son registre dramatique, composant

une Neus à la voix claire. En contraste, la cadence rythmée que confère Réjean Vallée à l'ensemble de ses interventions est d'une tout autre trempe. Assumant le triple rôle du narrateur, du père de Joan et de l'ineffable Oncle Miquel, frère jumeau d'Octavi et bête noire de Joan, Vallée excelle dans les tonalités plus feutrées. D'une douceur toute paternelle, son interprétation d'Octavi donne lieu à une complicité père-fils empreinte d'adoration partagée ; de fait, leur rupture s'avérera d'autant plus déchirante que le lien qui les unit est précieux, ce que le comédien est parvenu à rendre avec nuance dans chacun de ses échanges avec Christian Essiambre, son principal partenaire de jeu. Mais, à n'en pas douter, la réussite du spectacle repose avant tout sur les épaules de ce dernier, étonnant de fougue et d'éloquence. Grâce à son interprétation sensible et très physique du petit Joan, le jeune comédien donne la preuve, et dix fois plutôt qu'une, de l'ampleur de ses capacités expressives, habiletés qui ne se démentent à aucun moment du spectacle, qu'il mène selon son bon plaisir, c'est-à-dire à un train d'enfer.

Un accomplissement à souligner

S'il est une réussite dont l'équipe de *Conte de la Lune* peut tirer une fierté sans partage, c'est assurément d'avoir produit un spectacle remarquable d'intelligence, sincère et, par-dessus tout, exempt de paternalisme. Riche en réflexions, la pièce de Soldevila se montre moralement exigeante (lire édifiante, sans pour autant s'avérer ronflante) envers son auditoire. Alors qu'il est question d'idéaux politiques, d'inégalités sociales et de liberté d'expression, les jeunes et moins jeunes spectateurs sont appelés à s'ouvrir à des valeurs universelles telles que la responsabilité, la conscience et le courage. À certains moments clés du récit où se révèle la gravité du propos – après tout, le spectacle n'en est pas moins une poétisation de la mort –, nul besoin de forcer la note dans le registre du pathétisme ; la subtilité dont fait preuve Soldevila suffit pour que le message se rende jusqu'à la salle, les enfants en ayant d'entrée de jeu saisi les enjeux dramatiques. Éloge du voyage sous toutes ses formes (périple dans le temps, traversée d'un continent à l'autre, exil vers la lune, expéditions imaginaires, mort), *Conte de la Lune* accentue les passages obligés et quelquefois douloureux, du plus banal au plus définitif, en suggérant d'appriivoiser l'inconnu afin de lui conférer la saveur de l'aventure. Nullement alambiquée, désabusée ou racoleuse, la conviction de Soldevila est limpide : la poésie est bien souvent le seul remède efficace à la souffrance du monde. **■**